Zeitschrift: Le messager suisse de Paris : organe d'information de la Colonie suisse

Herausgeber: Le messager suisse de Paris

Band: 4 (1958)

Heft: 2

Artikel: A pied du Rhône à la Maggia

Autor: Bille, S. Corinna

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-847368

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 06.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

S. CORINNA BILLE

A PIED DU RHÔNE A LA MAGGIA

De Corinna Bille, voici un chapitre de son livre « A pied du Rhône à la Maggia », paru aux Editions des Terreaux, à Lausanne. Redécouvrir la poésie du voyage à pied, c'est pour cette exquise narratrice nous faire retrouver toute la nostalgie des grandes vacances.

ERNEN

Arrivés à Brigue, nous prîmes un omnibus pour Fiesch et là nous sautâmes sur nos deux pieds pour ne plus compter à l'avenir que sur eux.

Un pont traverse le Rhône redevenu torrent et la longue marche commença. Mon fils avait son sourire de chat, une belle casquette blanche achetée à Fiesch, et mon mari se courbait sans faiblir sous un énorme sac de cuir fauve rempli de vêtements et de provisions pour une semaine. Nous portions aussi notre charge.

Un raccourci à travers champs de blés mûrs et cerisiers sombres montait vers Ernen. Il faisait chaud, midi sonnait, le village se découvrait peu à peu, élevant plus haut que les seigles, mais du même jaune sourd, l'épi de son clocher. Je regardais les cerises. Oh ! cerises d'Ernen, petites et sauvages, à peine amères, plus faites de noyau que de pulpe, offertes à tous, j'aurais voulu vous goûter avec plus de loisir ! Hélas, je ne pouvais que vous voler au passage, par trois ou six, bénissant votre fraîcheur.

Mais bientôt, j'oubliai les cerises pour les fenêtres d'Ernen. Une à une, je les savourai, toutes jolies, toutes peintes en blanc ou en bleu très pâle, toutes se ressemblant et pourtant différentes, avec leur encadrement rococo, l'émouvante cannelure de leurs colonnettes sur la droite et sur la gauche, et parfois l'ornement d'un losange vert amande. Au-dessus, la ligne raffinée et simple d'une frise taillée à même le bois, ce bois plus noirci qu'ailleurs, évoquait un monde purifié par les flammes. Au bas des façades, surplombant la rue ou le jardin et soutenue par des poutrelles, on voyait encore une frise plus largement sculptée, coque voguant sur les remous de l'air.

Un homme passa en chemise à carreaux rouges, des jeunes filles apparurent aux portes. Un vieillard nous demanda si nous cherchions un hôtel. Nous ne voulions que regarder le village.

Nos yeux étaient fort occupés. Ils remarquèrent encore des dates anciennes et des façades recouvertes de tavillons noirs, déchiquetés, pareils à des ailes de corbeaux clouées sur les murs. Puis nous montâmes à l'église. C'est là que l'odeur forte des roses à demi-fanées me surprit, me troubla et même me devint consolation. Quelle destinée pour notre pauvre corps : finir parfum de rose, parfum triste, à vrai dire, et fade.

Mais, pour le moment, l'ombre de l'église où nous étions entrés entourait notre corps, le maintenait au centre d'une architecture bellement équilibrée, sobre, où chaque voûte répondait à l'autre. Les autels et les orgues n'avaient pas la laideur, hélas, habituelle, mais une majesté réjouissante ; une Vierge gothique, au lieu de le tenir assis, portait l'Enfant couché sur le ventre, en ce geste familier que toutes les mères connaissent, mais très rarement donné aux statues. Et plus loin, vieillie, hébétée, une autre Vierge au visage de Gelsomina gardait sur ses genoux le Christ mort, aux longs bras et aux longues jambes maigres. C'est, croit-on, la plus ancienne Pieta de Suisse.

Sur les autels baroques des bas-côtés, redorés sans mesure comme presque tous ceux du Haut-Valais, des Martrys androgynes élevaient d'une main des emblèmes : une palme, une cloche, une roue, une torche, mais le plus inquiétant était cette assiette blanche où reposaient deux seins coupés. Quelle sainte était-ce ? Garcia Lorca, dans mon souvenir, me répondit :

Flore nue, elle monte
des petits escaliers d'eau.
Le Consul demande un plateau
pour les seins d'Eulalie.
Un flot de veines vertes
lui jaillit de la gorge.
Son sexe tremble emmêlé
comme un oiseau dans les ronces.

On voyait encore un rétable où se tenaient, comme de petites poupées dans leurs niches, quatorze saints et saintes. Leur mystère exhalait, malgré tout son redoutable apparat, une joie intime, une grâce de jouets. Après une courte prière et le souhait de mon fils : « Que notre voyage se passe bien ! », nous nous signâmes devant un Christ de deux mètres de haut dont les grappes de sang se gonflaient, comme les raisins noirs sur les treilles suspendues de Naters, et nous nous dirigeâmes vers la place.

S. C. B.